

Madame Fernande et la locomotion déambulatoire

François Hébert

Volume 30, numéro 1 (175), février 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31529ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1988). Madame Fernande et la locomotion déambulatoire. *Liberté*, 30(1), 56-60.

FRANÇOIS HÉBERT

Madame Fernande et la locomotion déambulatoire

C'était un de ces longs soirs tristes d'automne. Le feu sifflait, craquait dans l'âtre, chassait mal l'humidité qui pénétrait dans notre caverne par tous les pores de la roche. Des vendeurs de mousse avaient voulu isoler notre logis; je les avais éconduits en spécifiant que notre demeure était *grottesque* et que leurs matériaux, si vulgairement efficaces, ne nous convenaient pas.

Toujours est-il que ce soir-là, piqué par je ne sais quel démon, je dis à mon iguane que nous devrions faire quelque chose, un petit voyage par exemple, pour nous désennuyer. Je savais pourtant que la vie n'est que le passage d'un ennui à l'autre. Je ne sais ce qui m'a pris. Tout simplement, peut-être, j'étais encore vivant!

Une agence proposait un tour culturel. Une guide renommée, poétesse, universitaire, académicienne, nous promènerait dans les galeries et nous enseignerait la sémiologie de l'art contemporain, plus précisément des «textes visuels», pictural et sculptural. On l'appelait madame Fernande. Appelez-moi Ismaël, comme disait Melville...

Ig mit cinq ou six bâtons de déodorant dans sa petite valise (car un iguane pue, avec ça qu'Ig, même quand il sent bon, a l'impression, quand certains le

regardent, qu'il pue encore). Nous partîmes. L'autobus nous transporta d'abord à Soho où nous visitâmes une galerie dans laquelle était exposée une seule œuvre, le *Kilomètre brisé*, de je ne sais plus qui. Sur un magnifique plancher de chêne (ciré ou verni?) se trouvaient alignés des fragments de tuyaux de cuivre. Madame Fernande en avait la larme à l'œil. Elle nous entretint de la «pression de boniformisation», nous renvoyant pour de plus amples renseignements à sa *Sémiologie du langage visuel*, au chapitre 6. Ig notait tout, essayait de comprendre, n'y arrivait pas très bien, transpirait, s'appliquait du déodorant.

Puis nous allâmes voir les peintures de la Canadienne Gatie Falk, évidemment subventionnées par le Conseil des arts. Toutes représentaient un même fauteuil rougeâtre, élimé, pas très invitant et comme peint par un amateur du dimanche, avec toutes sortes de bébelles posées dessus. Falk avait renouvelé son inspiration; dans son exposition précédente, elle avait montré une vingtaine de chaises de cuisine. Selon madame Fernande, tout ça était très «imagique».

Nous visitâmes quelques autres galeries. Madame Fernande savait tout. «L'art est une production de percepts», nota Ig d'une main fébrile tout en se passant, de l'autre, non moins fébrile, du déodorant sous l'aisselle.

Poursuivons, dit madame Fernande, notre «locomotion déambulatoire», seule apte à faire le tour de la ronde-bosse de l'art contemporain.

L'autobus se rendit à Québec, nous laissa sur la Place Royale. Je regardais le buste d'un Louis XIV baroque dont le drapé... «Ne regardez pas cette horreur! hurla la Fernande; descendez plutôt vers le fleuve et vous pourrez méditer devant le chef-d'œu-

vre de Jean-Pierre Raynauld, intitulé *Dialogue avec l'histoire. Ou derrière*», ajouta-t-elle énigmatiquement.

Le *Dialogue*, il était là, devant nous, ce monument acheté par Québec à un Français en échange de la sculpture de Daudelin à Paris, Place du Québec. Ig chuchota que ça lui faisait penser à des tuiles de latrines; madame Fernande l'entendit. «Mais propres, ces tuiles!» balbutia mon Ig comme pour atténuer son impertinence. Madame Fernande enchaîna:

— Mais oui! mais oui! comme vous avez raison, petit reptile, dans votre, et malgré elle, naïveté! Il faut cependant replacer votre impression, par définition subjective, dans une structure de centration des percepts, oublions ici les affects, une structure qui soit objective; c'est seulement alors que la vision volumétrique de Raynauld vous apparaîtra, pour employer ce verbe à la connotation judéo-chrétienne; et vous comprendrez que sa production/construction, ou sa réalisation/installation, bref sa sculpture, mais la polysémie de ce mot est confondante et son emploi risque toujours de me faire passer pour une réactionnaire, sa sculpture, disais-je pour faire court, inscription d'un espace (réel) dans un espace virtuel (autre), et vice versa, autrement dit fabrication d'une limite-limitante, relisez Strzeminski et Kopro, bref sa sculpture, oui, ces 88 tuiles de marbre, 88, notez ce chiffre symbolique, constituant, si vous voulez, un mur de latrines, oui, bon, mais! mais! à condition que vous le saisissiez comme un mur déconstruit, retourné sur ses gonds, ne contenant plus un espace mais contenu par lui, une veste retournée, une culotte à l'envers, une sorte de mur extraverti, contenant le dehors, contenu par le dedans...

Une petite vieille passait, montrait le monument et disait à sa compagne:

— Moi, j'en r'viens pas! assez qu'je l'casserais...

Elle ajouta, plus bas:

— Si j'étais capable...

Ig n'avait pas fini de noter tout ça que le groupe retournait à l'autobus. Dernière étape: Montréal. À la galerie des arts Lavalin, madame Fernande nous présenta à monsieur Léo qui nous fit un petit cours d'histoire de l'art avant de nous montrer les œuvres.

— Chaque pièce se manifeste par son intégrité, par son esprit de nouveauté, par son sens de la communication et par son penchant esthétique.

Ig nota intégralement, bien qu'il ne comprît pas très bien comment une sculpture pouvait avoir des penchants. Nous nous retrouvâmes devant une porte de frigo découpée par un certain Richard Barbeau. Ig fronça les sourcils. Lis le titre, lui dis-je, tu vas comprendre. C'était: *Le postulat porte l'envie*. Ah bon! fit-il, transpirant de plus belle. Toutes les pièces étaient «de fer ou d'acier», d'où le titre de l'exposition; et pas mal lourdes, toutes, sauf peut-être celles de Jean-Pierre Morin, de Ronald Thibert...

Dernière étape: l'exposition Stations au Centre international d'art contemporain (c'est le nom pompeux qu'on donne à un secteur, non convoité par les commerçants, des promenades de la Place du Parc). Devant des toiles de Clemente, madame Fernande nous parle de colorèmes subversifs, bellement laids et non laidement beaux, «attention!»

C'en est trop, Ig suffoque, n'a plus de déodorant, ne veut pas gâcher le plaisir des autres, se sauve discrètement. Je le suis, tout en regardant distraitement des œuvres. Ne me retiennent qu'une toile de Goodwin, une autre de Golub. Suis-je trop exigeant? Je suis vieux jeu, il faut qu'on m'émeuve. Ici, on semble plutôt tenir à ce que je *pense*. Il n'y a ici que des idées, parfois ingénieuses, et des prouesses techniques. Mille redites. Duchamp en aurait la nausée, se passionnerait pour la vraie Joconde. Et du bricolage, des

enfantillages: une table faite de meccanos, des ressorts de lit changés en éléments électriques, etc. Rien qui me parle, provoque, émeuve; rien qui m'intrigue profondément; ou me fasse rire, ou seulement sourire. Presque tout ici m'indiffère. Suis-je moi-même d'acier, ou de marbre? J'en viendrais pour un peu à me sentir *coupable*...

Je retrouvai Ig dans l'autobus. Il tremblait. Il avait été terrorisé. Il est si sensible.

Nous regagnâmes notre ermitage. Je me mis à modeler des petits animaux. Ig pour sa part s'enfonça dans des livres sur la métempyscose; il se demandait quelle sorte d'humain il avait été avant de tomber dans l'iguanité.